

Quiz a dit ?

"Cyclistes, fortifiez vos jambes en mangeant des oeufs mollets."

- Jean-Pierre Coffe
- Lance Armstrong
- Pierre Dac

"La pente est raide, mais la route est droite."

- Eric Elkouby
- Richard Virenque
- Jean-Pierre Raffarin
- Sébastien Loeb

"Pas de vélo sans cols, alors pas de capitale du vélo sans sommets (de l'OTAN, du G20...)"

- Un abruti
- Roland Ries
- Nicolas Sarkozy

A propos du Rallye d'Alsace : "Une auto, c'est un peu comme une fleur qui éclôt..."

- Jean-Louis Borloo
- Antoine Waechter
- Charles Buttner (président du CG 68)



Vélorution cyclosophique

Penser viendrait-il en pédalant ?

Comment celui qui a renoncé à avancer par lui-même, en utilisant un moteur, peut-il escompter avancer des idées neuves ? Les philosophes lient souvent la vitalité de l'esprit à celle du corps. De la pratique du vélo pourrait naître une pensée philosophique émancipatrice.

Pédaler ou (se laisser) conduire ?

Observons l'automobiliste. Il se laisse conduire par une prolifération de panneaux directifs, par les marquages au sol... et par la chaussée ! Ses sens atrophiés par la machine, il n'est libre que de suivre docilement des itinéraires contraints, souvent embouteillés, incapable de chercher sa voie. Avachi dans son fauteuil, il est face à son pare-brise, son GPS ou son portable, comme face à sa télévision : impuissant.

À l'inverse, le cycliste, juché sur sa monture, portant haut son regard sur le monde, évolue avec grâce. Les sens en éveil, il se joue des obstacles, se faufile et fait la nique aux feux rouges, se fait fonceur ou flâneur. Parfois, il s'arrête pour bavarder avec un compère ou observer les humains et la nature. Bref, il jouit de sa liberté, dans son corps et dans son esprit.

Une caisse à outils pour changer le monde

Les mollets s'activent et entraînent les engrenages, ceux du vélo et ceux du ciboulot. Liberté, plaisir, autonomie, courtoisie, convivialité, bien-être, empathie, désobéissance civile, partage, solidarité, gratuité, sobriété... Ces concepts attachés à la pratique de la bicyclette, à nous de les assembler, comme les rayons d'une roue, pour nous écarter des itinéraires balisés de l'ordre établi, et bricoler un monde un pneu meilleur. Au cours de cette vélorution, nous cyclosophouillerons à partir de textes de philosophes, d'écrivains ou de poètes, qui causent de tout ça.

Je pense comme je pédale : par moi-même !

Dans la jungle urbaine, cycliste comme piéton, chacun trouve son chemin, grâce à un « allez-y je vous en prie » ou un petit coup de sonnette. Pourvu que nous fassions tous preuve d'empathie. La petite reine nous enseigne que nous pouvons établir nous-même des règles pour vivre ensemble, sans nous en remettre à des pouvoirs supérieurs. Le biclou serait-il libertaire ? Il nous offre en tout cas un point de vue différent sur la société.

Tronchet, Petit traité de vélosophie (2000)

La vélosophie est donc l'ensemble des idées, intuitions et sensations nées sur un vélo. Cet espace privilégié et paradoxal de détente dans la tension environnante produit un type de réflexion particulier, souvent proche de la fulgurance.

Ce n'est pas seulement le vélo qui est propulsé vers l'avant, c'est aussi l'esprit tout à coup percuté par une multitude d'idées météoriques, un peu comme on traverse un nuage de moucheron dans une descente, la bouche malencontreusement ouverte.

Cette ouverture de l'esprit avaleur de moucheron est la conséquence d'un autre phénomène également lié au vélo : le mental, ennemi de l'intuition, de par sa fâcheuse manie de parasiter les instants de grâce de ses stériles gamberges ratiocinantes, le mental, donc, se trouve neutralisé à bicyclette, tout absorbé par la conduite et la sécurité du conducteur.

La partie purement créative de l'esprit peut ainsi se détacher en catimini et accueillir toutes les susdites fulgurances, en une petite orgie jubilatoire, sans la moindre tutelle castratrice.

De la bête machine un brin désuète, le vélo devient outil libérateur de pensée.



Moyen de locomotion physique, certes, la bicyclette est surtout un moyen de locomotion de la conscience. Le principe vélosophique de base étant : tout corps placé sur un vélo voit son regard déplacé.

A l'extérieur, on se déplace à vélo. Mais à l'intérieur, c'est le vélo qui nous déplace.

Le sentiment de fragilité qui habite le cycliste aiguise son attention au monde. Il le partage avec la gazelle et bénéficie, en retour, comme elle, de ce supplément d'exaltation à vivre chaque instant, commun à toutes les espèces menacées.

En revanche, l'automobiliste en est dépourvu. Son habitacle renforcé et toutes les protections sophistiquées qui l'entourent lui donnent une impression d'invulnérabilité. L'endormissement des sens en est le corollaire meurtrier.

Derrière le pare-brise feuilleté et les portières à renforcement latéral, le monde extérieur devient une abstraction. Effet créé par la vitre-écran qui accentue l'aspect fictionnel de l'environnement et transforme des éléments tangibles comme la température extérieure ou la résistance de l'air en pure virtualité. Au terme de cette logique de déréalisation, la voiture moderne n'est ni plus ni moins qu'un jeu vidéo. Dont la capacité meurtrière n'est, elle, pas virtuelle.

Ivan Illich, Energie et équité (1973)

La dépendance forcée à l'égard de l'automobile dénie à une société de vivants cette mobilité dont la mécanisation des transports était le but premier. L'esclavage de la circulation commence.

Vite expédié, sans cesse véhiculé, l'homme ne peut plus marcher, cheminer, vagabonder, flâner, aller à l'aventure ou en pèlerinage. Pourtant il doit être sur pied aussi longtemps que son grand-père. [...] A pied, les hommes sont plus ou moins à égalité. Ils vont spontanément à la vitesse de 4 à 6 kilomètres à l'heure, en tout lieu et dans toute direction, dans la mesure où rien ne leur est défendu légalement ou physiquement.

Améliorer cette mobilité naturelle par une nouvelle technique de transport, cela devrait lui conserver son propre degré d'efficacité et lui ajouter de nouvelles qualités: un plus grand rayon d'action, un gain de temps, un meilleur confort, des possibilités accrues pour les handicapés. Au lieu de quoi, partout jusqu'ici, le développement de l'industrie de la circulation a eu des conséquences opposées. Dès que les machines ont consacré à chaque voyageur plus qu'une certaine puissance en chevaux-vapeur, cette industrie a diminué l'égalité entre les gens, restreint leur mobilité en leur imposant un réseau d'itinéraires obligés produits industriellement, engendré un manque de temps sans précédent.

[...]

Le vélo est le seul véhicule qui conduise l'homme de porte à porte, à n'importe quelle heure, et par l'itinéraire de son choix. Le cycliste peut atteindre de nouveaux endroits sans que son vélo désorganise un espace qui pourrait mieux servir à la vie. [...]

Avec un vélo, l'homme peut partager les bienfaits d'une conquête technique, sans prétendre régenter les horaires, l'espace, ou l'énergie d'autrui. Un cycliste est maître de sa propre mobilité sans empiéter sur celle des autres. Ce nouvel outil ne crée que des besoins qu'il peut satisfaire, au lieu que chaque accroissement de l'accélération produit par des véhicules à moteur crée de nouvelles exigences de temps et d'espace. [...]

A bicyclette, l'homme va de trois à quatre fois plus vite qu'à pied, tout en dépensant cinq fois moins d'énergie. En terrain plat, il lui suffit alors de dépenser 0,15 calorie pour transporter un gramme de son corps sur un kilomètre. La bicyclette est un outil parfait qui permet à l'homme d'utiliser au mieux son énergie métabolique pour se mouvoir : ainsi outillé, l'homme dépasse le rendement de toutes les machines et celui de tous les animaux. [...]

Le vélo élève la mobilité autogène de l'homme jusqu'à un nouveau degré, au-delà duquel il n'y a plus en théorie de progrès possible. A l'opposé, la cabine individuelle accélérée a rendu les sociétés capables de s'engager dans un rituel de la vitesse qui progressivement les paralyse.

**Ivan Illich,
Energie et équité (1973)**

Même si on découvrait une source d'énergie propre et abondante, la consommation massive d'énergie aurait toujours sur le corps social le même effet que l'intoxication par une drogue physiquement inoffensive, mais psychiquement asservissante.

[...]

Dans la circulation, l'énergie dépensée pendant un certain temps se transforme en vitesse. Aussi le quantum critique prend ici la forme d'une limite de vitesse. Chaque fois que cette limite a été dépassée, on a vu s'établir le même processus de dégradation sociale sous l'effet de hauts quanta d'énergie.

Au XIXe siècle, en Occident, dès qu'un moyen de transport public a pu franchir plus de 25 kilomètres à l'heure, il a fait augmenter les prix, le manque d'espace et de temps. Le transport motorisé s'est assuré le monopole des déplacements et il a figé la mobilité personnelle. Dans tous les pays occidentaux, durant les cinquante années qui ont suivi la construction du premier chemin de fer, la distance moyenne parcourue annuellement par un passager (quel que soit le mode de transport utilisé) a presque été multipliée par cent. Quand ils produisent plus d'une certaine proportion d'énergie, les transformateurs mécaniques de carburants minéraux interdisent aux hommes d'utiliser leur énergie métabolique et les transforment en consommateurs esclaves des moyens de transport. Cet effet de la vitesse sur l'autonomie de l'homme n'est

affecté que marginalement par les caractéristiques techniques des véhicules à moteur ou par l'identité des personnes et des groupes qui détiennent la propriété légale des lignes aériennes, des autobus, des trains et des voitures.

Une vitesse élevée est le facteur critique qui fait des transports un instrument d'exploitation sociale. Un véritable choix entre les systèmes politiques et l'établissement de rapports sociaux fondés sur une égale participation n'est possible que là où la vitesse est limitée. Instaurer une démocratie de participation, c'est retenir une technique économe en matière d'énergie. Entre des hommes libres, des rapports sociaux productifs vont à l'allure d'une bicyclette, et pas plus vite.

[...]

Physiquement et culturellement l'homme a lentement évolué en harmonie avec sa niche cosmique. De ce qui est le milieu animal, il a appris en une longue histoire à faire sa demeure. Son image de soi appelle le complément d'un espace de vie et d'un temps de vie intégrés au rythme de son propre mouvement. L'harmonie délibérée qui accorde cet espace, ce temps et ce rythme est justement ce qui le détermine comme homme. Si, dans cette correspondance, le rôle premier est donné à la vitesse d'un véhicule, au lieu de l'être à la mobilité de l'individu, alors l'homme est rabaissé du rang d'architecte du monde au statut de simple banlieusard.

**Tronchet,
Petit traité de vélosophie (2000)**

A hauteur de vélo, le monde est autre. D'abord et précisément grâce à ce rehaussement de point de vue. Indiscutablement, le cycliste est au-dessus de la mêlée. Cette posture tranquillement dominante ne doit pas lui conférer un sentiment de supériorité (haut mais pas hautain), mais simplement une petite distance de recul, qui n'est pas loin d'être celle du fumeur de pipe, par rapport à l'agitation grouillante. Buste droit, menton haut, le cycliste flotte au-dessus de la multitude, sans mépris, mais sans non plus paraître concerné par les contingences désolantes du plancher des vaches.

Cette bonhomie le transforme en petite bulle d'hélium mobile au-dessus d'une ville en folie. Et cet état d'esprit ne peut qu'induire un regard bienveillant, aux antipodes des pupilles dilatées par la paranoïa d'un automobiliste noyé dans une agitation circulatoire, forcément hostile.

C'est un regard au-delà de l'immédiat, qui peut embrasser (le joli mot) toutes les possibilités d'itinéraires à venir (rappelons qu'aucun sens ne lui est interdit); sans jamais se sentir prisonnier.

C'est aussi un regard totalement présent ; à chaque instant mille détails de l'environnement le sollicitent, libre qu'il est de toute carrosserie physique ou mentale. La ville redevient amie, terrain de jeu. C'est donc le monde qui a vacillé sur son axe. Dans une infinitésimale proportion, mais vacillé quand même.

La différence d'attitude face au monde entre le cycliste et l'automobiliste, c'est au plus intime qu'on peut la saisir. Au niveau du cul (postérieur).

Observons celui du cycliste ; légèrement en arrière, il favorise l'envol de la colonne vertébrale. La posture est proche de la statuaire antique. Elle induit une vision dynamique, un mouvement vers l'avant qui témoigne d'une belle confiance en ce que la vie lui réserve.

Le postérieur automobiliste, coincé au confluent du dossier et du siège, ne peut se permettre l'arrogance du cul cycliste, qui exporte ses fessiers aux confins sans limites de la selle. Non, tout racrapauté sur sa molle concavité, il implique chez son propriétaire une pose semi-foetale, qui trahit son repli sur lui-même ; impression renforcée par la simili-coquille d'oeuf galvanisée de son habitacle, illusoire parodie de sécurité placentaire car elle se brisera au premier gros choc.

Cette prostration évoque l'avachissement du téléspectateur sur son sofa. Dans les deux cas, la tête doit renoncer à tout port un tant soit peu altier. Dans les deux cas, l'image qui nous est renvoyée, d'une humanité au volant, ou d'une humanité devant l'écran, est indigne.

L'automobiliste nous objectera qu'il s'en fout, qu'en voiture on avance plus vite. Le cycliste objectera que si c'est au prix de la dignité, ce n'est pas avancer. C'est reculer.

**Nietzsche,
Le Crépuscule des idoles
ou Comment philosopher à coup de
marteau (1888)**

« "On ne peut penser et écrire qu'assis" (G. Flaubert). Je te tiens là, nihiliste ! Rester assis, c'est là précisément le péché contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur. »

« Rester le moins possible assis : ne prêter foi à aucune pensée qui ne soit née au grand air, pendant que l'on prend librement du mouvement, à aucune pensée dans laquelle les muscles ne soient eux aussi à la fête. »

**Jean-Jacques Rousseau,
Les Rêveries du promeneur solitaire (1776)**

« Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. [...]

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. »

**Emile Zola,
Les Trois Villes. Paris. (1892)**

« Voyez ces grandes filles que les mères élèvent dans leurs jupons. On leur fait peur de tout, on leur défend toute initiative, on n'exerce ni leur jugement ni leur volonté, de sorte qu'elles ne savent pas même traverser une rue, paralysées par l'idée des obstacles... Mettez-en une sur une bicyclette, et lâchez-la moi sur les routes : il faudra bien qu'elle ouvre les yeux, pour voir et éviter le caillou, pour tourner à propos, et dans le bon sens, quand un coude se présentera. Une voiture arrive au galop, un danger quelconque se déclare, et tout de suite il faut qu'elle se décide, qu'elle donne son coup de guidon d'une main ferme et sage, si elle ne veut pas y aller un membre... En somme, n'y a-t-il pas là un continuel apprentissage de la volonté, une admirable leçon de conduite et de défense ? »

**Emile Cioran,
Le Crépuscule des pensées (1940)**

« Ce qui distingue les philosophes antiques des modernes – différence si frappante, et si défavorable aux derniers – vient de ce que ceux-ci ont philosophé à leur table de travail, au bureau, mais ceux-là dans des jardins, des marchés ou le long de je ne sais quel bord de mer. »



**Edmondo de Amicis,
La Tentation de la bicyclette (1906)**

« Ô amis corpulents et grisonnants ou blanchis par les années, connus et inconnus, qui, bien qu'ayant atteint un âge ingrat ou même infiniment ingrat, vous qui êtes susceptibles encore « de monter à bicyclette », vous qui le voudriez, mais ne le voulez pas, que ce soit par paresse, par honte ou par frousse : ne résistez pas, car il vous en coûterait de trop longs et de trop pénibles combats. Sautez en selle l'esprit résolu : vous connaîtrez les difficultés de l'apprentissage, vous ramasserez des bûches et ferez rire le commun des mortels ; mais vous échapperez à dix ans de tentations et de regrets qui, tous ensemble, vous feraient plus de mal que quelques côtes cassées et seraient bien plus humiliants que la risée publique. Suivez le conseil de cet inconscient : « Les mains sur le guidon et l'âme au vent » (A. Oriani), ou vous finirez par vous en mordre les doigts et donner votre âme au diable. »

Chemins au vent, Pierre Sansot (2000)
« Existe-t-il plus vrai silence que celui d'une bicyclette cheminant dans la paix du soir ? »

**Pierre-Louis Desprez,
Petits Cycles de bonheur (2007)**

« En ville où les lois dominant, le vélo donne envie d'être rebelle. [...] Le politique contrôle et encadre les citoyens, le cycliste aspire à sortir du cadre pour s'amuser dans les marges ».

**Pablo Neruda,
Ode à la bicyclette**

« J'allais sur le chemin crépitant : le soleil s'égrenait comme maïs ardent et la terre chaleureuse était un cercle infini avec un ciel là-haut, azur, inhabité.

Passèrent près de moi les bicyclettes, les uniques insectes de cette minute sèche de l'été, discrètes, véloces, transparentes : elles m'ont semblé simples mouvements de l'air.

Ouvriers et filles allaient aux usines, livrant leurs yeux à l'été, leur tête au ciel, assis sur les élytres des vertigineuses bicyclettes qui sifflaient passant ponts, rosiers, ronces et midi.

J'ai pensé au soir, quand les jeunes se lavent, chantent, mangent, lèvent un verre de vin en l'honneur de l'amour et de la vie, et qu'à la porte attend la bicyclette, immobile parce que son âme n'était que de mouvement, et, tombée là, elle n'est pas insecte transparent qui parcourt l'été, mais squelette froid qui seulement retrouve un corps errant avec l'urgence et la lumière, c'est-à-dire avec la résurrection de chaque jour. »

Montaigne, Essais (1595)

« Mes pensées dorment si je les assieds. Mon esprit ne va si les jambes ne l'agitent ».